

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

2 | 2019

Rugbykultur (in) der Romania

Les romanciers du rugby dans la France des années
1920

Thomas Bauer & Joris Vincent

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2019, 2

pp. 34-52

ISSN: 2627-3446



Online

<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/1354>

Zitierweise

Bauer, Thomas & Joris Vincent. 2019. „Les romanciers du rugby dans la France des années 1920“, *apropos [Perspektiven auf die Romania]* 2, 34-52. doi: 10.15460/apropos.0.1354

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons

Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Thomas Bauer & Joris Vincent

Les romanciers du rugby dans la France des années 1920

Thomas Bauer

est maître de conférences HDR en STAPS à l'université de Limoges.

thomas.bauer@unilim.fr

Joris Vincent

est maître de conférences en STAPS à l'université de Lille.

joris.vincent@univ-lille.fr

Mots-clés

Littérature – sport – roman – rugby – années folles

En proposant la composition d'un « quinze » littéraire dans ses colonnes du 10 septembre 1924, avec une liste de jeunes écrivains talentueux (Arnoux, Berger, Braga, Dubech, Béraud, Bernier, Destel, Giraudoux, Mac Orlan, Maran, Montherlant ou Morand), la rédaction du journal *L'Auto* veut marquer les esprits. Par l'alliance du corps et de l'esprit, elle souhaite défendre « l'Idée Sportive » qui fut, jusque-là, trop souvent combattue « par les intellectuels » (Decoin 1924, 19). Il faut dire que le directeur du quotidien sportif, Henri Desgrange, a toujours encouragé ce dialogue entre le monde du sport et celui des lettres. Faut-il voir alors, dans les années 1920, une période faste pour la littérature à thème rugbyistique ?

Cette production spécialisée semble accompagner le développement d'un sport qui, à Paris comme dans les grandes villes de province, encourage la noblesse du jeu, l'élégance de ses champions, la qualité de ses grandes équipes. Or, en tant qu'élément médiatique (Migozzi 2000), le roman constitue une voie de diffusion pérenne. Contrairement à une simple affiche ou à un article de presse, éphémères par nature, il a une durée de vie et de propagation beaucoup plus importantes. En ce sens, certaines œuvres de fiction qui prennent appui sur des rivalités sportives locales ou internationales participent au rayonnement culturel de l'Ovalie. Il faut les considérer comme des supports originaux pour promouvoir le rugby auprès d'un large public en présentant notamment ses us et coutumes, ses règles et ses techniques.

Toutefois, dans la pensée de certains écrivains, la littérature sportive est aussi un moyen de dire et d'interroger l'expérience du premier conflit mondial. Celui qui a

vécu la guerre a besoin de dire, décrire, commenter voire réinventer pour tenter de se reconstruire. En rapprochant le rugby et la guerre, ces derniers souhaitent prolonger le combat des tranchées par celui des terrains sportifs pour mieux réinterroger le sens du « Grand Match »¹ – ce qui explique sans doute pourquoi certains (Maurice Genevoix, Jean Giraudoux, Henry de Montherlant, Émile Moussat, Pierre Drieu la Rochelle, Pierre Mac Orlan, José Germain, Jean Bernier ou Alexandre Arnoux, etc.) s’engagent dès la sortie de la guerre dans des associations littéraires avec tantôt un pied chez les écrivains sportifs tantôt un autre chez les écrivains combattants². Portés par des questions existentielles, ils exaltent un corps athlétique tout en rappelant les blessures d’hier, magnifient l’enthousiasme tout en exprimant la déperdition, vantent les champions tout en évoquant les héros du champ d’honneur. Écrire le rugby serait donc un moyen de redonner et se redonner espoir en renouant avec les élans d’un sport humaniste que Georges Rozet appelait de ses vœux avant-guerre (Rozet 1914).

Peu de travaux académiques ont été menés sur les représentations littéraires du rugby ou, du moins, sur la façon dont les écrivains s’en sont emparé pour en faire un sujet de roman. Certes, on peut citer les analyses narratives de Pierre Charreton (Charreton 1985 et 1990), les approches culturelles de Philip Dine (Dine 2001), les réflexions genrées de Julie Gaucher (Gaucher 2007), le décryptage éditorial de Damien Féménias et Jean Maurice (Féménias/Maurice 2013), le regard critique de Jacques Lecarme (Lecarme 2000) ou encore l’étude de Thomas Bauer sur le roman *Béloni* de Jean Colombier (Bauer 2013). Au regard de ces productions universitaires, on se rend compte que les années 1920, parfois évoquées, ont été trop rarement étudiées. Cela est d’autant plus surprenant que le rugby, avec le cyclisme et la boxe, représente l’un des principaux pourvoyeurs de récits sportifs. D’où notre ambition d’éclairer cette période de l’histoire littéraire en prolongeant les deux premières études que nous avons menées autour de l’œuvre d’Henri Decoin (Bauer/Vincent 2012 et 2016). C’est donc à une bonne quinzaine de textes que nous souhaitons rendre hommage ici, à ces « cadavres » comme le dirait Gérard Farasse, dont on tente de « maintenir les corps à température pour éviter qu’ils ne se décomposent trop rapidement » (Farasse 2004, 77).

Des récits dans l’air du temps

La culture de l’Ovalie dans la société française

En 1925, quand le journaliste et écrivain Paul Voivenel affirme que le rugby est le « sport roi » (*Midi Sportif*, 27 avril 1925), il livre certes sa pensée partisane de passionné méridional mais révèle également la place désormais importante de celui-ci dans la société française (Dine 2001). Les rencontres du tournoi des Cinq Nations qui animent chaque période hivernale, tout comme les matches dominicaux des différentes compétitions, symbolisent cette acculturation par voie

¹ Cette expression sera popularisée par Henri Desgrange dans son éditorial du 3 août 1914 (Dietschy 2013, 9).

² Henri Decoin est répertorié dans l’annuaire 1927-1928 des membres de l’Association des Écrivains Combattants. Archives de l’association.

de presse écrite et radiophonique³. Ils rythment les semaines avec, comme point d'orgue, les phases finales printanières au cours desquelles s'affrontent les équipes des villes et villages. À chaque saison, les éliminatoires du championnat de France font réapparaître les noms glorieux : le Racing-Club de France, le Stade Toulousain, le Stade Bordelais, le Stadoceste Tarbais, l'U.S. Perpignan, le S.C.U.F. (Bauer/Vincent 2019), l'Aviron Bayonnais, le F.C. Lyonnais, etc. (Pastre 1968, 74). Ainsi, le 25 avril 1920, la finale remportée par le Stadoceste de Tarbes face au Racing Club de France est le résultat d'une longue campagne victorieuse des deux équipes qui a vu en particulier les Pyrénéens se défaire des Catalans et les Parisiens des Haut-garonnais de Toulouse. La France des terroirs retrouve petit à petit les réminiscences d'une nation qui oscille désormais entre une idéologie républicaine et l'esprit de clocher.

Sans compter que de ces rencontres passionnées émergent plusieurs héros comme le Landais René Crabos, le Lyonnais Vincent Graule, les Toulousains Philippe Struxiano, François Borde et Adolphe Jauréguy, le Parisien Yves du Manoir, le Narbonnais Aimé Cassayet-Armagnac et les Perpignanais Roger Ramis et Raoul Got. Leur extraordinaire reconnaissance résulte de cette popularisation du rugby qui s'explique, selon Jean-Pierre Bodis, par l'arrivée massive de nouveaux pratiquants, à savoir « les ouvriers citadins et les jeunes campagnards » (Bodis 1987, 193).

Par ailleurs, après la première guerre mondiale, le rugby connaît une phase d'internationalisation et de spectacularisation (Waquet/Vincent 2011) qui participe à sa démocratisation. À l'instar de la culture sportive dans son ensemble (Defrance 1994, 11), il infiltre progressivement tous les secteurs de la vie sociale (institution scolaire, presse, arts, etc.) et atteint de nouvelles zones géographiques – et donc de nouveaux auditoires – grâce au développement radiophonique du pays et à l'installation des boîtiers Télégraphie Sans Fil ; répercutant les émotions et « leur conférant des dimensions collectives inconnues jusque-là » (Rioux/Sirinelli 1988, 160), la radio valorise la dimension dramaturgique du jeu. Cet éveil des sensibilités à l'égard du rugby est accentué par le déploiement d'une culture de masse. Les cinéastes, par exemple, dans la partie consacrée aux actualités, offrent la vision d'un sport familier en proposant aux spectateurs d'entrer dans l'intimité de certaines célébrités – en 1923 par exemple, le journal Gaumont-Actualités présente la célébration du mariage d'Adolphe Jauréguy à l'église Saint-Germain-des-Prés⁴. Par ailleurs, les compositeurs en quête de nouvelles perspectives musicales, s'intéressent également à ce sport d'équipe. Et tandis que Maurice Chevalier crée une chanson intitulée *Rugby Marche* (1924), Arthur Honeger compose son mouvement symphonique *Rugby* (1928).

³ La finale du 13 mai 1922 entre le Stade Toulousain et l'Aviron Bayonnais est retransmise par système de radiotéléphonie par la *Société Française Radioélectrique*.

⁴ Journal Gaumont-Actualités, Référence : 2344GJ 00002/196094 - <<http://www.gaumontpathearchives.com>> (30.10.19).

Le développement d'une littérature populaire du rugby

Cette phase de démocratisation de l'Ovalie peut se mesurer à l'aune des productions littéraires. Il suffit de se pencher sur les feuilletons sportifs publiés dans le journal *L'Auto* pour en prendre conscience. Ainsi voit-on paraître successivement, dans le tiers bas de la troisième page du journal, des récits aux titres plus surprenants les uns que les autres : *Croscotte et le Mécène* de Gaëtan Duché (1923)⁵, *Georges et la dactylo* de René Pujol (1924)⁶, *Bidouresse internationale* de Raymond Thoumazo et Gaston Bénac (1925)⁷, *Le Maillot* de Louis-Henry Destel (1926)⁸, *La Grande passion. L'épopée du rugby français* d'Octave Lery et Louis Gratias (1927)⁹, etc. Ces feuilletons, dont les histoires sont inspirées de la vie sportive des grandes équipes du championnat de France, prennent place dans la politique éditoriale du journal et proposent, tour à tour, les aventures de jeunes héros auxquelles s'attachent les lecteurs.

Cela dit, certains auteurs cherchent à publier leurs romans au complet voire de façon inédite dans la mesure où se développent des collections populaires à thème sportif. C'est le cas de la librairie Ferenczi et Fils – laquelle possède une véritable emprise sur le marché du livre grâce à ses fascicules à prix très bas (Parinet 2004, 334) – qui profite de la vogue du sport pour gagner de nouvelles parts de marché. Marcel Berger publie ainsi, en 1924, son *Histoire de quinze hommes (Une équipe de Rugby)* dans la collection « Colette » ; un roman qui raconte l'investissement d'un jeune professeur de français pour développer cette pratique sportive au sein de son lycée de province. Considéré comme un passeur culturel, Marcel Berger suscite d'emblée la bienveillance de la critique littéraire. André Billy écrit à son sujet :

Évocauteur à la fois ample et minutieux, dont la manière rappelle celle de Zola, Marcel Berger a réussi à faire tenir dans ce livre, en même temps que maintes scènes pittoresques et dramatiques, le témoignage de la nouvelle génération sportive, éprise de haute moralité, et qui, dans le sport, se refuse à séparer l'élément esthétique de l'élément éducateur. Marcel Berger est un des maîtres de la littérature sportive et un des "doctrinaires" les plus autorisés du sport. (Billy 1927, 133)

La librairie Ferenczi ouvre également ses portes à Henri Decoin qui possède alors un important carnet d'adresses et jouit de certains passe-droits. Avec la négociation habile de son confrère Paul Cartoux, il parvient ainsi à publier, au

⁵ Feuilleton publié dans le journal *L'Auto* (19 feuillets), dans la rubrique « Les feuilletons de *L'Auto* », du 30 août 1923 au 18 septembre 1923.

⁶ Feuilleton publié dans le journal *L'Auto* (30 feuillets), dans la rubrique « Les feuilletons de *L'Auto* », du 22 mars 1924 au 25 avril 1924.

⁷ Feuilleton publié dans le journal *L'Auto* (37 feuillets), dans la rubrique « Les feuilletons de *L'Auto* », du 28 août 1925 au 16 octobre 1925.

⁸ Feuilleton publié dans le journal *L'Auto* (7 feuillets), dans la rubrique « Les feuilletons de *L'Auto* », du 1^{er} septembre 1926 au 7 septembre 1926.

⁹ Feuilleton publié dans le journal *L'Auto* (18 feuillets), dans la rubrique « Les feuilletons de *L'Auto* », du 8 novembre 1927 au 29 novembre 1927. Ce feuilleton sera transformé en scénario pour un film muet réalisé par André Hugon en 1928 (avec la présence comme acteur d'Adolphe Jauréguy représentant le capitaine de l'équipe de France de rugby) et dont le texte sera publié chez Gallimard, en 1929, dans la collection « Le Cinéma romanesque » (n° 10) avec une préface de Jauréguy (Gratias/Lery 1929).

complet, ses deux feuillets rugbyistiques préalablement diffusés dans *L'Intransigeant* et *L'Auto : Le P'tit Parigot* (1926) et *Le Flambeau dans la nuit* (1927).

Une autre maison d'édition profite du développement de la littérature sportive pour diffuser des romans sur le rugby : Ollendorff. Spécialisée dans la littérature « facile et à la mode » (Parinet 2004, 240) – avant que des difficultés financières n'obligent Paul Ollendorff à céder le capital de son entreprise – elle crée une nouvelle collection en 1923, intitulée « Le roman de sport », dont elle confie la direction à Paul-Adrien Schayé. C'est ainsi que Louis-Henry Destel propose son roman qui fera date dans l'histoire de la littérature sportive : *Desroches footballeur*. Dédié au grand voyageur et écrivain Henry-Jacques et préfacé par Paul Voivenel, il raconte l'épopée de Jean Desroches qui, après avoir découvert les joies du rugby dans son collège pyrénéen, connaît à la fois le succès et le déclin du champion blessé. Contrairement aux écrivains de formation qui s'intéressent au sport, tels Paul Souchon, Georges Rozet, Robert Dieudonné ou Tristan Bernard, Louis-Henry Destel se place ici, et avant tout, dans la posture du sportif-écrivain.

D'autres collections populaires mettent le rugby à l'honneur, telle la *Librairie des romans sportifs* qui fait paraître en 1923 deux volumes traitant spécifiquement de l'ovalie : *Jean Gallus International* de Jean Bourdeaux et *Manoche « rugbyman »* de François Oswald. Quant au rugby féminin, dans une période où la femme est considérée comme une « simple spectatrice ou amante désirée » (Gauchet 2007, 294), il trouve place chez certains éditeurs ayant parfois pignon sur rue comme les éditions de la Vraie France, avec *Sportive* de Marthe Bertheaume (1925), ou la librairie Fayard, avec *L'Amour n'est pas un match* de Maurice Landay (1927).

L'apport des modernes

Cela dit, le rugby n'est pas propre à la littérature populaire. Certains intellectuels légitimés comme Jean Giraudoux s'emploient à le valoriser avec humour : « L'équipe de rugby prévoit sur quinze joueurs, écrit-il par exemple dans ses *notes et maximes*, huit joueurs forts et actifs, deux légers et rusés, quatre grands et rapides, et un dernier, modèle de flegme et de sang-froid. C'est la proportion idéale entre les hommes. » (Giraudoux 1928, 30) À l'image de cette anecdote girauducienne, ce sport d'équipe devient même un sujet prisé par les écrivains de la jeune génération, qu'il s'agisse de Géo-Charles¹⁰, Philippe Soupault¹¹, Joseph Delteil¹² ou Jean Bernier, tous soucieux de lier la référence humaniste à la modernité littéraire.

Quant à Alexandre Arnoux¹³, avec sa nouvelle intitulée *La Malédiction de l'ovale*, il explore une nouvelle approche qui marque un tournant dans l'écriture du sport : le

¹⁰ Citons par exemple son poème « Foot-Ball Rugby » (Géo-Charles 1923, 18).

¹¹ Julien, le personnage de son roman *En Joue !* (1925), nourrit une passion dévorante pour le sport. Il pratique le golf, le tennis, la course à pied et, bien évidemment, le rugby.

¹² Dans son roman *Les Cinq sens* (1924), il présente une jeune scientifique, Éléonore Plessis, qui a la particularité d'être une sportive accomplie et pratique, entre autres, le rugby (ou la barette pour être plus précis).

¹³ Poète, romancier, nouvelliste, essayiste, dramaturge, scénariste, futur membre de l'Académie Goncourt (à partir de 1947), Alexandre Arnoux (1884-1973) s'est essayé à toutes les pratiques

soliloque. Témoignant d'une parfaite connaissance du rugby, il raconte les tribulations d'un ballon prénommé Plouck, un vieux ballon usé qui connut jadis les grandes aventures internationales et qui espère, à nouveau, rebondir sur la pelouse pour revivre une dernière fois d'intenses émotions. En permettant au lecteur de se mettre dans la peau de ce vieux ballon, l'auteur donne à voir ce que tout rugbyman peut ressentir tout au long de sa carrière, d'autant que son texte, écrit dans un style rythmé et précis, est riche, varié et sensible. Il superpose habilement les aspects techniques, les points particuliers du règlement, les phases de jeu, l'atmosphère des vestiaires ou l'ambiance dans les tribunes. En une dizaine de pages seulement, il livre un condensé de ce qui se dit de mieux sur le rugby. Par exemple, pour évoquer un juge de touche qui lève le drapeau à l'endroit où sort le ballon du terrain, et ainsi préciser un point de règlement au lecteur néophyte, il écrit cette phrase courte et imagée : le « drapeau de touche salue ma trajectoire ». Pour présenter l'état d'usure de Plouck, il se lance dans une description minutieuse et poétique : « melon d'Espagne aérien, pneumatique, couturé aux côtes, dégonflé aujourd'hui et concave, larve molle, vessie à jour, insensible à la pompe ». Enfin, pour traduire les transpirations qui s'observent au cœur d'un regroupement, lorsque les joueurs sont collés les uns aux autres, il se réfère à des sensations vécues : « ces mêlées en carapace où fument les reins ».

Écrire pour promouvoir le rugby

Des écrivains qui partagent une même passion

Lorsqu'on s'interroge sur le geste créateur, il est intéressant d'analyser l'expérience des écrivains pour déterminer les images fortes qui les ont marquées. Dans le cas présent, en partant de quelques sources d'informations (souvenirs de lycéen, témoignages de guerre, médiatisation de certains joueurs, description de rencontres internationales, etc.), il est plus aisé de comprendre la façon dont ces romanciers ont transposé « leur » rugby. Car tous ont incontestablement aimé ce sport et c'est même, là, un point qu'ils ont en commun. Par exemple, jouant au poste d'avant aile, Louis-Henry Destel conduisit les équipes du 126^e régiment d'infanterie aux titres de championnes de France militaire en 1907-1908, ce qu'il évoque par bribes dans son *Desroches footballeur* (Destel 1923, 38). René Maran, quant à lui, a fait valoir son engouement en transposant dans *Le Cœur serré* ses souvenirs d'ancien joueur. Il évoque entre autres, par une série de détails révélateurs, l'âpreté des affrontements lors de séances d'entraînement ou de matchs qu'il jouait avec ses camarades bordelais (Maran 1931, 140). Animé d'une passion identique, Jean Prévost s'est lui aussi adonné au rugby et en a livré de savoureuses descriptions dans son *Plaisir des sports*. Citons par exemple la mêlée qu'il présente comme une phase de jeu où tout « sent le fauve et halète » (Prévost 1925/2003, 114). Si la quasi-totalité de ces écrivains ont pratiqué le rugby au temps où ils étaient lycéens – citons encore Jean Bernier qui jouait au lycée Buffon

d'écriture. Si l'on retient de lui une œuvre littéraire importante dont la publication en 1913 d'une pièce de théâtre, *La Belle et la bête*, et une participation active dans le monde de la presse et du cinéma, son intérêt pour le sport doit être souligné.

(Bernier 1978, 11) – d'autres, tel Pierre Mac Orlan, ont œuvré pour « monter des équipes de rugby » (Mac Orlan 1969, 429). Comme il l'écrira d'ailleurs : « Le rugby n'est pas un jeu, c'est une force qui s'offre comme un don, elle est trop puissante pour ne pas être partagée »¹⁴. Du terrain de rugby à la page, il n'y a donc qu'un pas que ces jeunes gens ont aisément franchi à la sortie de la Première Guerre mondiale, ne serait-ce que pour partager leur passion avec le plus grand nombre.

La fabrique du « roman rugbystique »

Existe-t-il une particularité propre au roman de rugby ? Répondre à cette question revient à identifier la matrice structurante, c'est-à-dire à la fois ses *constantes* et ses *variations*, dans les principales fictions produites dans les années 1920. En effet, de l'étudiant enjoué (*Tête de mêlée*) au capitaine héroïque du quinze de France (*Le P'tit Parigot*), du professeur passionné (*Histoire de quinze hommes*) à l'entraîneur en quête de rédemption (*Croscotte et le Mécène*), du joueur blessé (*Desroches footballeur*) au rustre campagnard abusé (*Bidourre internationale*), il se dessine une « marque de fabrique », une trame reconnaissable entre toutes, propice aux retouches et aux remaniements. Trois principaux critères permettent ainsi de caractériser un roman de rugby : la transposition des gloires sportives (et/ou des grands clubs), l'utilisation d'un langage de spécialiste et une narration balisée.

Pour capter l'attention des lecteurs et les tenir en haleine, les romanciers introduisent généralement leurs personnages principaux dans le sillon des gloires sportives de l'époque. Ils transposent le nom de certaines vedettes en modifiant leur orthographe tout en conservant leur sonorité ou, du moins, une « plausibilité francophonique » (Barthes 1972, 121-134). Ainsi Carrayet, le capitaine du quinze de France dans *La Grande Passion* d'Octave Léry et Louis Gratiat est la transposition du célèbre Narbonnais Aimé Cassayet-Armagnac. De même, l'évocation de Georges Leveilleux dans *Le Flambeau dans la nuit* d'Henri Decoin n'est autre que celle du joueur bordelais Maurice Leuvielle. Si dans le panthéon des célébrités sportives évoquées se trouvent Yves du Manoir ou Frantz Reichel, figures incontournables du rugby des années 1920, Adolphe Jauréguy semble tenir la première place. On retrouve les personnages de « Jauverguy » dans *Jean Gallus internationale*, « Barreguy » dans *Georges et la dactylo* ou encore « Jauguy » dans *La Grande Passion*. La transposition de ce joueur dans la plupart des récits s'explique par la consonance typiquement basque de son nom mais aussi par l'efficacité de ses feintes et crochets éclairs qui ont marqué l'imaginaire de toute une génération de joueurs, spectateurs et journalistes. Sa présence – comme celle des autres grandes figures du rugby – permet aux écrivains de dialoguer et de « jouer » avec un lectorat avisé, autrement dit de procéder à une « feintise ludique partagée » comme le dirait Jean-Marie Schaeffer (Schaeffer 1999, 156). Ces noms « mythiques » qui sonnent « comme une parole », si l'on se place sous le signe de Roland Barthes (Barthes 1957, 194), sont de réelles clés de lecture.

¹⁴ Pierre Mac Orlan, « Manuscrit traitant du rugby », MDSM, Inventaire 2008.16.1, <www.musee-seine-et-marne.fr/export/print/manuscrit-rugby> (13.12.2018).

Cela dit, pour faire entrer les lecteurs dans l'histoire et ainsi promouvoir l'univers de l'ovale, ces romanciers utilisent également un vocabulaire spécialisé, des expressions précises voire des formules argotiques. Par exemple dans le récit de François Oswald, lorsque Manoché affronte le Racing-Club de France à Colombes et témoigne de qualités exceptionnelles, l'auteur écrit :

Il savait voir le "trou", redresser une attaque, distribuer le jeu, feinter, trouver des touches longues, intercepter des passes au besoin ; mais surtout ce qui faisait sa force, c'était l'aisance incroyable et la sûreté et la précision avec lesquelles il tentait et réussissait un drop-goal. (Oswald 1923, 17)

L'utilisation de ce langage technique pour décrire la série d'actions facilite ici la visualisation de la scène et la crédibilise. Il en est de même dans le roman de Jean Bernier lorsque ce dernier présente, par un style à la fois académique et imagé, la technique de la mêlée : « [...] le piétinement de la tortue romaine, la carapace mi-bleu mi-rouge dallée de dos, le nœud d'athlètes qui fume dans l'air froid. » (Bernier 1924, 125). Mais au langage technique est souvent associé un langage argotique en lien avec le modèle hégémonique de la masculinité. Ainsi, Raymond Thoumazo et Gaston Bénac mettent en chanson l'ambiance qui règne parmi les joueurs de l'équipe avant l'entrée sur le terrain : « À nous marrons et castagnoles, troussemailloches et croquignolles, coups d'arpions et fines torgnolles » (*L'Auto*, 6 septembre 1925). L'utilisation de ces formules argotiques est un outil de communication, un moyen pour « parler vrai ». C'est non seulement une façon d'accorder leur style d'écriture au diapason des lecteurs mais également de proposer une description sensorielle, parfois plus fine, de l'effort sportif. René Maran, par sa connaissance précise des phases techniques du jeu, communique par exemple certains détails kinesthésiques ressentis lorsque le joueur est en action : « Brusquement, il sentit que ses joues se cavaient, que ses narines se pinçaient, qu'un bruit de marée montante emplissait ses oreilles, que tout tournait devant ses yeux dilatés : joueurs, public, terrain, tribunes. » (Maran 1931, 144)

Si ces romanciers ou feuilletonistes respectent de façon générale les caractéristiques propres aux romans populaires de l'époque (une littérature qui abonde en clichés, pléonasmes, grossissements rhétoriques et autres excès, surtout s'agissant des points d'exclamation et de suspension), ils suivent également un même schéma narratif qui se déroule classiquement en trois ou quatre grandes étapes : la présentation du héros, sa métamorphose en champion, la réalisation de l'épreuve sportive, la victoire ou la défaite. En l'occurrence ici, la première étape consiste à *présenter le personnage principal*. Ce dernier doit être suffisamment lisible pour permettre au lecteur de s'identifier à lui rapidement et de vivre à ses côtés, par procuration ou « simulation »¹⁵, une série de péripéties imaginaires. Dans la majorité des cas, il s'agit d'un garçon délicat, sentimental à la situation plutôt modeste, et qui possède un nom caricatural : Gallus, Manoché, Croscotte, Bidourre, Ploechel, etc. Les écrivains soignent ces noms de « baptême » (Decoin 1922) par lesquels ils installent leur narration et en annoncent « la couleur ». La

¹⁵ Pour reprendre l'expression de Jérôme Pelletier (Pelletier 2008).

seconde étape est sa *métamorphose en champion*. Cette transformation nécessite de soulever des obstacles et d'épouser les valeurs de l'ovalie. Cela permet d'installer le suspense et de maintenir la dramaturgie, telle l'aventure de Croscotte qui passe d'une situation désespérée à un dénouement heureux. C'est l'une des caractéristiques du roman d'aventure, explique Daniel Compère, que d'enchevêtrer des intrigues « où le hasard joue un rôle important » (Compère, 84). La troisième étape consiste à relater l'*épreuve sportive* et émouvoir le lecteur par la mise en scène d'un corps en mouvement. Les auteurs développent la dimension psychologique de l'action en insistant sur l'effort que doit produire le rugbyman pour trouver les ressources nécessaires et (ré)agir en conséquence. La quatrième et dernière étape est la *victoire ou défaite*, autrement dit la gloire ou la descente aux enfers. C'est le cas par exemple du « pauvre Bidourre » qui finit dans le plus strict anonymat (*L'Auto*, 8 octobre 1925) ou de Jean Veran qui tombe dans le désespoir et la déchéance (Rolland 1931). Même si ces romans se terminent généralement par un *happy end*, il est parfois notable, écrit à ce sujet Pierre Charreton, que la fin du récit soit « l'équivalent mélodramatique et pathétique de la fatalité qui, en tragédie, s'acharne sur le héros » (Charreton 1995, 156-157).

Le rugbyman : un héros auquel on souhaite s'identifier

Toutefois, pour promouvoir le rugby, ces romanciers véhiculent l'image d'un héros auquel le lecteur peut s'identifier, un héros s'élevant au-dessus des déviances qui gangrènent le monde du sport. Et même lorsqu'il peut lui arriver de sortir un temps du droit chemin, il finit par retrouver la raison. Il semble, globalement, que le personnage littéraire du rugbyman puisse être modélisé par quatre caractéristiques relativement identifiables.

Tout d'abord, le rugbyman est *un héros qui s'engage physiquement et moralement*. On retrouve systématiquement une association entre l'excellence corporelle et l'excellence morale. Si le joueur concilie « la force, la grâce et la vitesse », comme le soulignent Raymond Thoumazo et Gaston Bénac (*L'Auto* 11 octobre 1925, 4), il possède également selon Duché « la classe » (*L'Auto* 18 septembre 1923, 3) et pour Oswald des « dons spéciaux » (Oswald 1923, 11) qui le placent sur un piédestal. Il faut dire que dans l'esprit de Thomas Arnold, l'un des instigateurs du rugby, seuls les hommes possédant des valeurs innées peuvent prétendre être des acteurs du jeu. Ces héros de papier qui cultivent ce caractère inné ne déçoivent jamais, *a fortiori* quand ces qualités ne sont pas à vendre. Croscotte, par exemple, « n'accepte pas le moindre centime » (*L'Auto* 18 septembre 1923, 3) dans le feuilleton de Gaëtan Duché. Quant au jeune Manoché, dans le texte de François Oswald, il est protégé des éventuels racleurs (Oswald 1923, 24). À l'exception du jeune Bidourre ou du talentueux Jean Veran qui n'ont pas la force mentale pour résister aux sirènes du professionnalisme, les rugbymen romanesques sont généralement porteurs des valeurs d'humilité et d'esprit de sacrifice. Et l'épisode de Jauverguy qui se sacrifie pour permettre à Jean Gallus d'accéder au double bonheur suprême de se marier avec la belle Gisèle Dandinnet tout en devenant international de rugby démontre même l'altruisme de ces héros (Bourdeaux 1923).

Ensuite, le rugbyman est *un héros qui défend l'honneur de sa ville, de sa région et de son pays*. La question identitaire est centrale dans ces récits, que ce soit lors des affrontements entre villages, entre une ville méridionale et un club parisien ou encore entre l'équipe de France et celle d'Angleterre. Les mots employés par Octave Lery et Louis Gratiot dans *La Grande passion* soulignent l'importance de ces défis locaux et l'engouement que cela génère auprès des populations :

Dans cet âpre terroir pyrénéen, ce match de rugby entre deux équipes villageoises prenait la valeur d'une lutte symbolique. Le sport, né à la ville, s'était si bien implanté dans les mœurs campagnardes que les quinze hommes de chaque bourg incarnaient la fierté locale. (*L'Auto*, 10 novembre 1927)

Louis-Henry Destel met également en jeu un processus d'identification dans *Desroches footballeur* en faisant découvrir la griserie qui accompagne, à Toulouse, la finale du championnat de France opposant le Stade Toulousain et le Racing-Club de France. La description de l'euphorie qui s'empare de la ville ainsi que la polyphonie des manifestations vocales plus ou moins appuyées des spectateurs réunis au stade (murmures, conciliabules, rumeur sourde, cris isolés, bronca collective...) constituent des points d'ancrage (Destel 1923, 177-178).

Par ailleurs, le rugbyman est *un héros qui a le sens de la famille*. Les personnages puisent leur raison d'être dans la puissante sociabilité sportive, tout simplement parce qu'ils sont le trait d'union entre les habitants et les supporters. S'ils s'éloignent du droit chemin, ils risquent de se perdre, à l'image du jardinier Jean Véran qui ne rencontre pas de mentor susceptible de le préserver de la vanité et de la luxure. Aussi retrouve-t-on régulièrement dans ces intrigues des figures de fraternité qui peuvent aboutir à des situations d'adoubement. Ploechel par exemple, dans le récit de Destel, évoque ce lien fraternel :

Davour, preux du rugby, loyal comme une lame nue ! Son regard vous touchait l'épaule, telle une épée de chevalier, et c'était lui qui nous sacrait joueur de l'équipe première. Choisis par lui, nous ne pouvions déchoir. Il nous vêtit d'une armure d'abnégation, de sacrifice et de courage. (*L'Auto*, 4 septembre 1926)

Il y a aussi des figures paternelles, celles des mécènes qui veillent aux destinées de la ville ou du club. Si le directeur des automobiles Bouton accepte de financer le Stade Olympique Parisien dans le récit de François Oswald (Oswald 1923, 29), c'est l'industriel Paturel qui intervient pour permettre à Croscotte de se réinsérer dans le feuilleton de Gaëtan Duché. Les mécènes sont des personnages fondamentaux de ces récits puisqu'ils accompagnent et protègent les héros face aux dangers et aux aléas de la vie.

Enfin, le rugbyman est *un héros au croisement de la tradition et de la modernité*. Les rivalités régionales structurant la mise en place de cette nouvelle République (Weber 1976), les affrontements entre Paris et la province sont souvent convoqués. Les auteurs s'amuse parfois à opposer – ou à mettre en tension – le caractère traditionnel d'une société ancrée dans son terroir¹⁶ et la modernité des mutations

¹⁶ Le père Escragnoles dans *Le Taureau de Mazargues* est l'expression même de cette culture territoriale ancrée dans l'héritage historique de son village.

technologiques et culturelles d'une capitale française en mouvement. Si Joseph Bidourre, dans le feuilleton de Raymond Thoumazo et Gaston Bénac, incarne de façon caricaturale le joueur du terroir par son attitude maladroite, Georges Grigny-Latour, dit le « P'tit Parigot » dans le ciné-roman d'Henri Decoin et Paul Cartoux, symbolise *a contrario* le joueur moderne par excellence par son intérêt pour la vitesse mécanique et les ballets russes.

Avec un peu de recul, on comprend les stratégies narratives utilisées par les romanciers pour diffuser et propager leur passion sportive. Tout d'abord, ils donnent à leurs fictions un cadre merveilleux valorisant l'effort et l'engagement sportif en ayant le souhait de superposer ou de mettre en parallèle des valeurs morales. Ensuite, ils utilisent un vocabulaire technique et spécifique qui non seulement crédibilise leurs propos de « spécialiste » mais leur permet aussi d'idéaliser les actions des rugbymen par des détails qui ne relèvent pas seulement de belles formules poétiques. Enfin, ils défendent l'image d'un héros intégré à la vie locale préoccupé de défendre l'honneur du club ou de la patrie. Plus que des chroniqueurs ou des journalistes qui décriraient « sèchement » les us et coutumes d'une famille sportive, ils valorisent les sentiments de personnages unis par des liens forts et fraternels. On peut donc réellement les considérer comme des promoteurs efficaces.

Écrire pour témoigner et espérer

Se reconstruire et se souvenir

L'espace qu'ouvre l'écriture est essentiel pour dire, transmettre et interroger l'expérience du conflit. Confronté au spectre angoissant de la fin du monde et de son propre monde, l'homme qui a vécu la guerre a besoin de raconter pour tenter de se reconstruire. La littérature offre, de ce point de vue, un moyen de mettre en spectacle un monde vidé de sa substance où les personnages – comme leurs créateurs – sont en sursis et cherchent une porte de sortie. Devoir de mémoire ou ressassement d'une incompréhension, prise de recul ou engagement politique, l'écriture du conflit pose en définitive la question de la vulnérabilité des êtres humains et s'inscrit, plus largement, dans la réflexion occidentale des XX^e et XXI^e siècles. Parmi les jeunes écrivains français ayant connu l'horreur du front, et qui n'en sont jamais revenus indemnes, se trouve une génération de sportifs ayant, à Paris ou en province, foulé les pelouses de rugby. Même si l'analogie entre le rugby et la guerre existait avant le conflit armé, elle devient un véritable *topos* de la littérature sportive des Années folles. L'article de Benjamin Crémieux « Sport et Guerre », paru dans *Les Nouvelles littéraires* du 6 septembre 1924, est suggestif à cet égard, notamment lorsqu'il écrit : « Il faut peut-être voir dans cette éclosion [celle de la littérature sportive] une des formes de désarroi de l'après-guerre. » L'analogie entre ce « sport de combat » et un conflit pour le moins physique (longues marches, tranchées, corps-à-corps, etc.) s'enracine dans les esprits et se construit dans le langage. Ces jeunes sportifs enthousiastes en 1914 à l'idée de faire la guerre, comme l'exprime Jean Bernier à travers la bouche de ses personnages : « – Bon sang ! Ce serait chic, la guerre » (Bernier 1924, 211), déchantent très vite

lorsqu'ils découvrent une « sale » guerre, déloyale et inhumaine. Ils perdent alors foi en l'existence. Lorsqu'ils retrouvent les chemins du stade, comme joueur ou simple spectateur, ils ne peuvent s'empêcher de voir ou revoir ces images de guerre et d'établir un parallèle. Il est possible de lire un processus en deux temps par lequel est passée cette génération d'écrivains sportifs : un premier temps, juste après le conflit, où ils écrivent un ou deux romans sur la guerre pour se « décharger » de leur haine, de leurs peines et douleurs, et un deuxième où ils décident de prolonger leur thérapie en écrivant un roman sur le rugby, sujet plus édulcoré que celui de la guerre, mais avec en toile de fond toujours ces visions traumatisantes. À partir de cette lecture, on comprend mieux la présence latente et inhérente de certaines formes de violence dans ces romans.

Le « rugbyman fantassin » de Jean Bernier

Jean Bernier est un témoin de premier plan à ce sujet car il développe dans son œuvre romanesque la figure du « rugbyman fantassin ». Connu pour être militant d'une gauche pacifiste encore meurtrie par l'expérience guerrière, il met en scène de jeunes hommes saisis par le virus du rugby et rattrapés par l'horreur de la Grande Guerre. Ce qui est intéressant est le lien que l'on peut faire entre ses deux romans : *La Percée* (1920) et *Tête de mêlée* (1924)¹⁷. Le second raconte la vie d'un jeune homme entre la fin de son lycée et le début de ses études de droit, période au cours de laquelle il joue beaucoup au rugby et s'engage au Paris Université Club. Le roman se termine par l'approche imminente de la Première Guerre mondiale et de l'enthousiasme naïf de beaucoup de jeunes gens. Le premier roman, différemment, narre la vie d'un jeune homme de vingt ans, rompu aux sports et aux rencontres sportives universitaires, qui est mobilisé en 1914 et va connaître l'horreur du front. Il y a donc une filiation, un prolongement entre ces deux textes qui sont fortement autobiographiques. En l'espace de quatre ans, Jean Bernier livre un condensé de ce qu'il a vécu au moment du conflit, notamment ce passage de l'innocence estudiantine à la tuerie. Le personnage principal de ces deux romans représente cette génération de jeunes gens qui ont d'abord cru à la guerre avant de rentrer complètement « désorientés, essoufflés, douloureux »¹⁸. Ce n'est pas un hasard si Jean Bernier adhère juste après-guerre, comme bien d'autres, à l'association des écrivains combattants dont l'objet consiste à faire le deuil de ce drame pour repartir sur le bon pied. L'article 2 précise que l'association doit « entretenir le culte du souvenir des camarades tombés au champ d'honneur »¹⁹. Si le sport est un élan de joie et d'instinct, la guerre est chimique et industrielle. Si le sport c'est la vie, la guerre c'est la mort. Dans une lettre que Jean Bernier adresse à Benjamin Crémieux, publiée dans les *Nouvelles Littéraires* du 6 septembre 1924, il revient sur l'analogie entre sport et guerre :

[...] je me suis contenté, dans mon livre, d'une seule phrase : la dernière, où je me bornais à évoquer la guerre moderne, chimique, industrielle, abstraite où se jette mon équipe de

¹⁷ *Tête de mêlée* est d'abord paru sous la forme d'extraits dans la revue *Clarté* (1921-1928), dirigée par Henri Barbusse, en 1924, avant d'être publié au complet chez Rieder (à partir de l'été 1924).

¹⁸ Manifeste de juin 1919 publié en juillet par le journal *Le Matin*.

¹⁹ Statuts du 29 juin 1919.

jeunes gens excités par le sport à la vieille guerre humaine : homme contre homme, corps contre corps, cœur contre cœur. C'est là mon "sport contre la guerre", exactement "contre la guerre moderne".

Le « maillot des martyrs » de Louis-Henry Destel

Louis-Henry Destel, dans un feuilleton diffusé dans *L'Auto* du 1^{er} au 7 septembre 1926, rend lui aussi hommage aux rugbymen tombés au champ d'honneur. Alors qu'il développe un véritable roman sportif dans *Desroches footballeur*, au sens où l'action rugbystique est au cœur de l'histoire, il livre dans *Le Maillot* un récit plus poignant où le souvenir incarné par le maillot du club prend valeur de symbole. Le héros, Ploechel, part une dizaine d'années au Cap en Afrique du Sud pour diriger la ferme d'un de ses amis, un Anglais connu en captivité, revient dans sa ville natale de Berval, proche de l'Espagne, pour reprendre l'usine de son oncle. C'est d'ailleurs sur les terrains de cette petite ville qu'il avait appris à jouer au rugby avant de devenir, après une pratique régulière au camp de prisonniers de Giessen, l'un des joueurs du quinze national des Afrikanders. Le retour de l'enfant prodigue semble faire des heureux dans toute la ville et ravir Ploechel. Pourtant, rattrapé par la réalité, il ne peut que constater les traumatismes laissés par l'épreuve de la Grande Guerre. L'équipe locale a été tout simplement décimée : « Davour est mort, tué le 10 août 1914, écrit Destel. Aussi, Fralic et Bédos, de l'équipe première, et deux autres des équipes inférieures. Treize en tout. » (*L'Auto*, 1^{er} septembre 1926) Afin de se recueillir, il prend le temps d'aller humer l'herbe du terrain et tombe sur un monument aux morts taillé dans un marbre vert, couleur du maillot de l'équipe. Et fièrement, il annonce à ses amis que ce maillot lui a toujours donné la force d'avancer dans les moments difficiles :

C'est un morceau du terroir qui me porte bonheur. Tenez ! aux matches du front, je revêtais le maillot de 1914. Quand les Allemands me prirent, seul survivant de ma section, je l'avais sur la peau. Et, prisonnier, deux années, à Giessen, je jouai[s] avec lui. (*L'Auto*, 1^{er} septembre 1926)

Après ces premières retrouvailles dans un sentiment mêlé de joie et de tristesse, il apprend toutefois qu'un nouveau mécène, un ancien jockey de renom, a décidé de troquer le vert historique du maillot par un citron-violet. Furieux, Ploechel s'insurge contre cette décision qui coupe les nouveaux joueurs de leur passé. Rien ne peut justifier l'oubli de ceux qui ont construit l'âme et l'histoire du club. Les mots employés par Louis-Henry Destel, sous le signe du registre du terroir, sont d'ailleurs explicites : « À l'arbre du passé, pour ne point gêner celles de l'avenir, il faut couper les branches sèches. Mais pas le tronc. Le tronc, c'était le maillot. » (*L'Auto*, 3 septembre 1926) Le vert de la nature, couleur du paysage et des Pyrénées, représente le lien entre le passé, le présent et l'avenir. L'écrivain utilise alors tout un vocabulaire précis pour sacraliser ce maillot, telle une « armure d'abnégation » (*L'Auto*, 4 septembre 1926), qui devient même, afin de faire passer son message auprès des lecteurs, le « drapeau des martyrs » (*L'Auto*, 7 septembre 1926). À travers cette fiction, l'auteur tente de sensibiliser les lecteurs, qu'ils soient joueurs, dirigeants ou supporters, à l'importance que revêt la couleur d'un maillot de rugby. Loin d'être anecdotique, il incarne ce lien de fraternité qui unit un groupe d'hommes et dépasse le simple temps présent.

Le rugbyman en « gueule cassée » d'Henri Decoin

Henri Decoin est également un témoin intéressant à évoquer, de par son expérience pendant la Grande Guerre, mais également pour l'écriture du *Flambeau dans la nuit*. Il propose pour sa part la figure du « rugbyman en gueule cassée ». Le héros, André Darney, est un ancien joueur international de rugby devenu soldat pendant la Première Guerre mondiale. Sans savoir exactement ce qui s'est passé, il se réveille un jour sur un lit d'hôpital et découvre qu'il est devenu aveugle. Commence alors pour lui une longue traversée du désert pour échapper à l'exclusion d'une société non préparée à accueillir ses « gueules cassées ». Il va tour à tour connaître une phase de reconstruction physique et psychique, une période d'espoir alimentée par son amour pour Marie-Thérèse, l'infirmière qui l'avait soigné, puis une terrible désillusion lorsqu'il se rend compte qu'il fait peur aux gens. Pour qualifier et résumer son désespoir en une phrase lapidaire, André Darney finit par se dire : « Il m'est impossible de redevenir un homme... ». Le temps s'écoulant, il sombre petit à petit dans la folie. Comme sur le champ de bataille où il a vu la plupart de ses camarades se faire tuer, André termine sa vie, allongé sur le sol de Colombes, écrasé par la foule de passionnés venue supporter l'équipe de France face à la Nouvelle Zélande. En choisissant d'écrire *Le Flambeau dans la nuit* en 1925, dernière fiction d'une série sur la guerre débutée en 1917, lorsqu'il était « aux armées », Decoin souhaite tourner la page d'une période tragique de sa vie. D'après les témoignages qu'il a livrés au compte-gouttes dans certaines émissions de l'ORTF, deux principales images l'ont toujours obsédé. La première est celle de son petit frère, tombé en Argonne à l'âge de vingt ans, à qui il avait déjà dédié son premier roman. Cette disparition l'a marqué à vie comme le raconte avec empathie son fils : « Sa mort déchira Henri, il me le confia un soir que lui et moi étions sur le balcon à regarder un orage sur Paris, le tonnerre sourd et sans fin lui rappelait les nuits du bombardement. » (Decoin 2006, 74) La seconde blessure est la mort de son sergent à Verdun, scalpé alors qu'il venait de le réveiller pour monter au créneau. Decoin s'est toujours demandé s'il avait eu tort ou raison de le sortir du sommeil²⁰. Dans un cas comme dans l'autre, l'expérience du combat a littéralement modifié ses perceptions du monde. La perte d'un être proche sous sa responsabilité l'a envahi d'un sentiment d'impuissance difficile à accepter. Mais l'expérience douloureuse de la guerre est aussi celle de la disparition de ses camarades d'aviation, le rugbyman Maurice Boyau en tête de liste, tous des sportifs de renom, des hommes de courage, des soldats engagés qui luttèrent à ses côtés lorsqu'il était pilote au sein de la SPA 77. C'est au nom de tous ces souvenirs, de toutes ces images insupportables que l'écriture de ce roman fait sens (cf. Doubrovsky 1988), d'autant plus pour un homme qui « ne se racontait pas ou si peu » (Decoin 2006, 75). *Le Flambeau dans la nuit* a été l'occasion pour lui de revenir une dernière fois sur ce passé, comme pour Roland Dorgelès avec ses *Croix de bois* (1931), pour essayer de tourner la page.

²⁰ *Cinépanorama*, diffusé sur l'ORTF le 19 novembre 1960 – Notice INA CPF86619498.

Conclusion

Si les années 1950 et 1960 voient se développer toute une littérature autour du rugby à laquelle vont contribuer les Hussards, tels Antoine Blondin, Roger Nimier et Kléber Haedens, on ne saurait ignorer maintenant toute l'importance des années 1920 qui constituent, selon les spécialistes, l'âge d'or de la littérature sportive. En effet, plusieurs maisons d'édition voient à ce moment-là, dans le sport, un thème porteur et lui accordent droit de cité. Les auteurs, qu'ils soient écrivains reconnus par l'*establishment* littéraire, critiques littéraires ou journalistes sportifs, participent à l'augmentation significative du nombre de récits sportifs. Le monde du rugby n'échappe pas à cette frénésie culturelle.

Dès lors, l'exhumation de ces romans et de leurs auteurs constitue un enjeu nécessaire pour préciser les arcanes de la démocratisation de ce sport. L'analyse de la modernité portée par ces « belles » pages et les conditions de diffusion de ces œuvres apportent un éclairage significatif pour appréhender la popularisation et la valorisation du rugby dans la société française. Ces romans rugbystiques, dont l'analyse historique confirme des vérités instituées comme la logique de vulgarisation du jeu et son ancrage culturel, permettent néanmoins d'investir une autre histoire, plus souterraine, du jeu et de ses acteurs. Ainsi, la vulnérabilité analysée dans des travaux précédents (cf. Vincent 2013a et 2013b) est ici confirmée par le miroir de la littérature. En revanche, la représentation historique d'un rugby qui aurait été élaboré sur le seul modèle d'une masculinité hégémonique est à nuancer. Enfin, cette étude remet en lumière les héros de campagne que les hagiographies rugbystiques ont eu tendance à oublier. En effet, si Davour, Fralic et Bédos dans *Le Maillot* de Louis Henry Destel sont l'expression fictionnelle de ces joueurs typiques du rugby méridional, ils font resurgir les noms gravés sur le monument aux morts de la ville de Saint-Girons, une petite commune de l'Ariège. En ce sens, grâce à la lecture ou la relecture de ce texte, Jules Amiel, René Mazaud, François Reich, Michel Souque, quatre des treize joueurs du Sporting morts au combat, retrouvent un tant soit peu leur place dans l'histoire du rugby français.

Et si, au début des années 1930, cette frénésie culturelle autour des romans de rugby semble prendre fin, on peut en trouver les signes annonciateurs dans l'œuvre de R.M. Rolland²¹. *Le Taureau de Mazargues*, dont le personnage principal « suce le sang et le portefeuille » (Rolland 1931, 240), dénonce en effet les perversions qui gangrènent peu à peu le rugby français. L'abandon des valeurs originelles du jeu au profit de la vanité, des arrangements malhonnêtes et de l'amateurisme « marron » (Gauchet/Terret 2010), préfigurent à vrai dire la période sombre que va connaître le rugby français. Ainsi, la rupture des échanges internationaux avec toutes les nations britanniques (Vincent 2010) qui en est la conséquence, considérée comme le paroxysme de cette crise, ne pourrait-elle pas expliquer cette perte d'engouement littéraire, au moins pour un temps ?

²¹ Il est intéressant de noter qu'en occupant le poste de trésorier de la Fédération Française de Rugby, R.-M. Rolland est un membre influent de l'institution rugbystique et qu'il aura la charge de dossiers importants et brûlants durant la totalité de son activité de dirigeant fédéral.

Bibliographie

- ARNOUX, Alexandre. 1925. « La Malédiction de l'ovale. » Dans *Suite variée*, Paris : Grasset, 39-49.
- BARTHES, Roland. 1957. *Mythologies*. Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland. 1972. « Proust et les noms. » Dans *Nouveaux essais critiques*, Barthes, Roland, 121-134, Paris : Seuil.
- BAUER, Thomas & Joris VINCENT. 2012. « A Portrait of a Rugby Man with a « Broken Face »: *Le Flambeau dans la nuit* (Torch in the Night) (1927) by Henry Decoin. » *The International Journal of the History of Sport*, 29 (10), 1405-1424.
- BAUER, Thomas. 2013. « Le rugby de clocher : *Béloni* de Jean Colombier. » Dans *L'Écrivain et son Limousin. Études sur L'Appartenir*, ed. Bauer, Thomas, 41-52, Limoges : PULIM.
- BAUER, Thomas & Joris VINCENT. 2016. « Rugby, Modernity and Controversy: *Le P'tit Parigot* (1926) by René Le Somptier. » *Sport in History*, 36 (2), 141-161.
- BAUER, Thomas & Joris VINCENT. 2019. « Sport, pouvoir et médias : l'influence oubliée du SCUF au début du XX^e siècle. » Dans *Sport et pouvoirs*, ed. Vincent, Joris & Manuel Schotté, Paris : EPURE. [à paraître]
- BERGER, Marcel. 1924. *Histoire de quinze hommes*. Paris : Ferenczi, coll. « Colette ».
- BERNIER, Jean. 1920. *La Percée*. Paris : Albin Michel. [Réédition Marseille, Agone, 2000]
- BERNIER, Jean. 1924. *Tête de mêlée*. Paris : F. Rieder et Cie.
- BERNIER, Jean. 1978. *L'Amour de Laure*, Textes réunis et préfacés par Dominique Rabourdin, Postface de Jérôme Peignot, Paris : Flammarion.
- BERTHEAUME, Marthe. 1925. *Sportive*. Paris : Editions de la vraie France.
- BILLY, André. 1927. *La Littérature française contemporaine*. Paris : Armand Colin.
- BODIS, Jean-Pierre. 1987. *Histoire mondiale du rugby*. Toulouse : Privat.
- BOURDEAUX, Jean. 1923. *Jean Gallus International*. Paris : Librairie des romans sportifs.
- CHARRETON, Pierre. 1985. *Les Fêtes du corps. Histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France : 1870-1970*. Saint-Étienne : CIEREC.
- CHARRETON, Pierre. 1990. *Le Sport, l'ascèse, le plaisir. Éthique et poétique du sport dans la littérature française moderne*. Saint-Étienne : CIEREC.
- CHARRETON, Pierre. 1995. « Le stade, lieu mythique de la fraternisation sociale. » Dans *Le Populaire à retrouver*, ed. Court, Antoine, 149-162, Saint-Étienne : CIEREC, travaux LXXXVII, université de Saint-Étienne.
- COMPÈRE, Daniel. 2011. *Les Romans populaires*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- DECOIN, Didier. 2006. *Henri ou Henry, le roman de mon père*. Paris : Stock.
- DECOIN, Henry. 1922. *Tartarin*. *L'Auto* (5 août).
- DECOIN, Henry. 1924. *Le Sport, Monsieur...*, avec une lettre préface de Henri Desgrange. Paris : Henry Goulet.
- DEFRANCE, Jacques. 1994. « La place du sport et de l'éducation sportive du corps dans la culture. » In *Sport et pouvoirs au XX^e siècle*, ed. Jacques Defrance, Jean-Paul Clément & Christian Pociello, 105-137, Grenoble : PU.
- DELTEIL, Joseph. 1924. *Les Cinq sens*. Paris : Grasset.
- DESTEL, Louis-Henry. 1923. *Desroches footballeur*. Paris : Ollendorff, coll. « Le roman de sport ».
- DESTEL, Louis-Henry. 1926. « Le Maillot. » *L'Auto* (1^{er}-7 septembre).
- DIETSCHY Paul. 2013., « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre. » *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 251 (3), 9-23.

- DINE, Philip. 2001. *French Rugby Football: A Cultural History*. Oxford : Berg.
- DOUBROVSKY, Serge. 1988. *Autobiographiques*. Paris : PUF.
- DUCHÉ, Gaëtan. 1923. « Croscotte et le Mécène. » *L'Auto* (30 août-18 septembre).
- FARASSE, Gérard. 2004. *Belles de Cadix et d'ailleurs*. Cognac : Le temps qu'il fait.
- FÉMÉNIAS, Damien & Jean MAURICE. 2013. « Le rugby tel qu'il se livre. 120 ans d'ouvrages de sport. » Dans *Spectacles sportifs, dispositifs d'écriture, Questions de communication*. Coll. « Série actes » n° 19, ed. Diana, Jean-François, 25-46, Metz : Université Paul Verlaine de Metz, .
- GAUCHER, Julie. 2007. « Les romans de rugby de la première moitié du XXe siècle ou l'écriture de la masculinité. » Dans *La Planète est rugby. Regards croisés sur l'ovalie*. Tome 2, ed. Guillain, Jean-Yves & Patrick Porte, 275-299, Biarritz : Atlantica.
- GAUCHER, Julie & Thierry TERRET. 2010. « Tricheur, professionnel et amateur 'marron' : Quand la littérature fait la morale... » *Sport History Review* 41, 17-32.
- GÉO-CHARLES. 1923. *Sports*. Paris : Éditions de Montparnasse.
- GIRAUDOUX, Jean. 1928. *Le Sport, notes et maximes*. Paris : Hachette.
- GRATIAS, Louis & Octave LERY. 1929. *La grande passion*. Préface de Jauréguy. Paris : Gallimard, coll. « Le cinéma romanesque ».
- LANDAY, Maurice. 1927. *L'Amour n'est pas un match*. Paris : Fayard.
- LECARME, Jacques. 2000. « Quand les hussards se passent le ballon ovale... » Dans *Les Hussards. Une génération littéraire*, ed. Dambre, Marc, 79-95, Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle.
- LERY, Octave & Louis GRATIAS. 1927. « La Grande passion. L'épopée du rugby français. » *L'Auto* (8-29 novembre).
- MAC ORLAN, Pierre. 1969. *Œuvres complètes*. Évreux : Cercle du bibliophile.
- MARAN, René. 1931. *Le Cœur serré*. Paris : Albin Michel.
- MIGOZZI, Jacques. 2000. *De l'Écrit à l'Écran*. Limoges : PULIM.
- OSWALD, François. 1923. *Manoche « rugbyman »*. Paris : Librairie des romans sportifs, 1923.
- PASTRE, Georges. 1968. *Les Boucliers du Printemps*. Tome 1. Toulouse : Collection Midi Olympique.
- PARINET, Élisabeth. 2004. *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine XIX^e-XX^e siècle*. Paris : Seuil, coll. « Points ».
- PELLETIER, Jérôme. 2008. « La fiction comme culture de la simulation. » *Poétique*, 154 (2), 131-146.
- PRÉVOST, Jean. 2003. *Plaisirs des sports. Essais sur le corps humain (1925)*. Paris : La Table Ronde.
- PUJOL, René. 1924. « Georges et la dactylo. » *L'Auto* (22 mars-25 avril).
- RIOUX, Jean-Pierre & Jean-François SIRINELLI. 1988. *Histoire culturelle de la France*. Tome 4 : *Le temps des masses – Le vingtième siècle*. Paris : Seuil.
- ROLLAND, R.M. 1931. *Le Taureau de Mazargues*. Paris : La Nouvelle Société d'Édition.
- ROZET, Georges. 1914. *Les Fêtes du muscle*. Paris : Grasset.
- SCHAEFFER, Jean-Marie. 1999. *Pourquoi la fiction?* Paris : Seuil.
- SOUPAULT, Philippe. 1925. *En joue!* Paris : Grasset.
- THOUMAZO, Raymond & Gaston BÉNAC. 1925. « Bidourre international. » *L'Auto* (28 août-16 octobre).
- VINCENT, Joris. 2010. « Le rugby français à l'heure des ruptures (1930-1932) : le rôle de la presse écrite. » Dans *Sports et médias*, ed. Attali, Michaël, 611-626, Biarritz : Atlantica.
- VINCENT, Joris. 2013a. « Les arènes de la masculinité : le rugby entre violence légitimée et violence cachée. » Dans *Sport, genre et vulnérabilité au XX^e siècle*, ed. Terret, Thierry et al., 245-258, Rennes : PUR.

- VINCENT, Joris. 2013b. « Violence et genre en rugby : une question de vulnérabilité (1914-1925). » Dans *Sport, genre et vulnérabilité au XX^e siècle* ed. Terret, Thierry et al., 139-154, Rennes : PUR.
- VOIVENEL, Paul. 1925. *Midi Sportif* (27 avril).
- WAQUET, Arnaud & Joris VINCENT. 2011. « Wartime Rugby and Football: Sports élites, French military teams and international meets during the First World War. » *The International Journal of the History of Sport*, 28 (3-4), 372-392.
- WEBER, Eugen. 1976. *La Fin des terroirs. La modernisation de la France rurale (1870-1914)*. Paris : Fayard.

Résumé

Faut-il voir dans les années 1920 une période faste pour la littérature à thème rugbystique ? En effet, qu'ils soient auteurs reconnus ou simples journalistes sportifs, plusieurs écrivains se sont emparés des opportunités éditoriales de l'époque pour raconter des histoires de rugby. Au-delà de leur caractère anecdotique ou promotionnel, ces dernières constituent une véritable source d'informations pour étudier la démocratisation d'un sport qui, à Paris comme dans les grandes villes de province, encourageait la noblesse du jeu et l'élégance de ses champions par-delà les rivalités et autres soupçons d'amateurisme marron. Toutefois, la littérature étant aussi un moyen de dire et d'interroger l'expérience du premier conflit mondial, certains romanciers ont rapproché métaphoriquement le rugby et la guerre pour mieux réinterroger, *a posteriori*, le sens du « Grand Match ». L'analyse de ces pages littéraires souhaite apporter un éclairage original pour appréhender, autrement, l'histoire du rugby français au cours des Années folles.

Abstract

Should we understand the 1920s as a golden age for rugby-themed literature? Indeed, whether they are recognised authors or simple sports journalists, several writers took advantage of the editorial opportunities of the time to tell stories about rugby. Beyond their anecdotal or promotional nature, these stories constitute a real source of information to study the democratisation of a sport which, in Paris as well as in France's other major cities, encouraged the nobility of the game and the elegance of its champions beyond rivalries and other suspicions during a dispute over the policy of paying salaries to amateur players. However, since literature is also a means of expressing and questioning the experiences of the First World War, some novelists have metaphorically brought rugby and war closer together to better reinterrogate, *a posteriori*, the meaning of the "Great Match". The analysis of these literary pages aims to provide an original insight into the history of French rugby during the Roaring Twenties.

Zusammenfassung

Sind die 1920er Jahre als eine Blütezeit der Rugby-Themenliteratur zu betrachten? Ob anerkannte Schriftsteller oder einfache Sportjournalisten, mehrere Autoren nutzten tatsächlich die Veröffentlichungsmöglichkeiten der damaligen Zeit, um Geschichten über Rugby zu erzählen. Abgesehen von ihrem anekdotischen oder werbewirksamen Charakter stellen diese Geschichten eine ausgezeichnete Informationsquelle dar, um die Demokratisierung eines Sports zu untersuchen, der sowohl in Paris als auch in den anderen französischen Großstädten die Erhabenheit des Spiels und die Eleganz seiner Talente förderte, jenseits von Rivalitäten und Verdachtsmomenten zur unerlaubten Bezahlung von Amateurspielern. Gleichwohl dient die Literatur der damaligen Zeit auch dazu, die Erfahrungen des Ersten Weltkriegs zu erzählen und zu reflektieren, was einige Schriftsteller dazu veranlasst hat, den Sport auf metaphorischer Ebene dem Krieg anzunähern, um die Bedeutung des „Großen Matches“ a posteriori neu zu hinterfragen. Die vorliegende Literaturanalyse soll einen neuen Einblick in die Geschichte des französischen Rugbys während der Goldenen Zwanziger gewähren.